

FUNÉRAILLES

DE

CHARLES FABRY

Membre de la Section de Physique générale,

à PARIS

le vendredi 14 décembre 1945.

DISCOURS

DE

M. ARMAND DE GRAMONT

Membre de l'Académie des sciences.

C'est avec une profonde émotion que je prends la parole au nom des confrères et des disciples de Charles Fabry pour lui adresser un suprême adieu.

Au cours des trente dernières années, j'ai été témoin de son labeur constant, ce labeur qui a fait éclore des promotions de physiciens, d'ingénieurs, grâce auxquels l'Optique française a pu atteindre un niveau inégalé. Car Fabry, qui fut un grand chercheur, était aussi un chef d'école: « Toute mon existence, a-t-il dit, a été consacrée

à la Science et à l'Enseignement... je ne conçois pas que l'on puisse séparer les-deux choses ».

Sa récompense, il l'a trouvée dans l'affection de tous ses élèves: ceux qui ont continué au cours de leur carrière les travaux du maître et qui ont fait école à leur tour; les étudiants de la Faculté de Marseille et de la Sorbonne, actuellement professeurs dans les lycées de Paris ou de Province; les ingénieurs, anciens polytechniciens, que charmait la clarté de ses leçons. Parmi ceux qui ont eu le bonheur de l'avoir pour guide, les uns se sont attachés à l'astrophysique, d'autres aux applications de l'optique dans tous les domaines, d'autres enfin à la technique instrumentale. Des problèmes les plus ardues, il savait dégager les lignes essentielles, en sorte que sa parole pouvait être entendue par un vaste auditoire, et ses écrits ont souvent touché le public bien au delà des physiciens qui, eux, suivaient de près ses travaux.

Charles Fabry a été élevé dans une famille pénétrée de traditions scientifiques; son grand-père était en 1815 élève d'Ampère à l'École Polytechnique; ses frères aînés, qui devaient tous deux être correspondants de l'Académie des Sciences, développèrent de bonne heure chez lui le goût de l'Astronomie: à 11 ans il se servait déjà d'une table de logarithmes. Il entre à l'École Polytechnique à 18 ans; il est agrégé de physique en 1889, docteur es-sciences en 1892. Après avoir professé au Lycée Saint-Louis, il retourne à Marseille où il est né; ses cours à la Faculté des Sciences attirent déjà de nombreux auditeurs. En 1921 il est professeur de physique à la Sorbonne et bientôt à l'École Polytechnique; sa venue à Paris lui permet d'accepter le poste de Directeur à l'Institut d'Optique récemment fondé; il y est resté attaché jusqu'à son dernier souffle: « l'Institut d'Optique, a-t-il dit, lors de son Jubilé en 1937, a été ma dernière grande passion... »

Tout au long de cette carrière si remplie, Fabry n'a jamais interrompu son travail de chercheur. C'est d'abord à Marseille en compagnie de son fidèle ami Henri Buisson, qu'il va faire du petit Laboratoire de la Faculté des Sciences l'un des Centres les plus actifs de

L'Optique moderne. C'est là qu'à la fin du siècle dernier il transforme la technique de l'analyse interférentielle: les interférences lumineuses, il les a aimées comme un artiste chérit l'œuvre qu'il a créée; et, en fait, par les lames semi-argentées, n'a-t-il pas fait naître une forme nouvelle des jeux de l'ombre et de la lumière? Pourvu de cet outil fécond, il l'a appliqué à maints problèmes, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, depuis l'analyse de phénomènes à l'échelle des longueurs d'onde, jusqu'à l'étude de la constitution ou de la température des étoiles: c'est ainsi qu'il sut peser les atomes dans la nébuleuse d'Orion. Plus récemment, il dosait dans l'atmosphère les traces d'ozone qui rendent la vie possible à la surface de la terre.

Il a été enfin le promoteur en France de la photométrie photographique, qui, en fait, est son œuvre ou celle de son école.

Les solutions qu'il apportait aux problèmes les plus divers l'ont appelé à la tête de nombreux groupements: il fut Président entre autres, des Sociétés de Physique, d'Astronomie, de Météorologie, de Photographie, des Électriciens et du Comité de l'Éclairage. Il sut, en toutes circonstances, diriger clairement les débats, se faire aimer, puis regretter.

L'œuvre de Fabry eut dans le monde entier un immense retentissement; c'est ainsi qu'il reçut la médaille Rumford, la médaille Draper, la médaille Franklin. Il était membre de la « Royal Society » de Londres.

De l'estime qu'avaient pour lui les savants du Nouveau Monde, j'eus la preuve en 1917, au cours d'une visite faite aux Laboratoires des États-Unis, dans le but de mettre nos alliés au courant des recherches entreprises en France pendant la première guerre mondiale. L'accueil réservé à Fabry était éloquent; les plus grands physiciens, les astronomes, les techniciens, tous admiraient ses travaux et nous ouvraient largement les portes de leurs Laboratoires: ils reconnaissaient en lui l'Ambassadeur de la science française.

Et sa fin fut édifiante: il savait, depuis de longs mois, que son mal

était sans remède, mais il continuait à diriger les jeunes savants qui trouvaient toujours auprès de lui un accueil encourageant: il y a peu de semaines, il exposait encore leurs travaux aux séances de l'Académie.

Les soins dont il a été entouré au cours de sa longue maladie ont adouci la souffrance. Il a pu ainsi, jusqu'à la fin, servir son pays dans une atmosphère de tendresse et de bonté.
